

## **Pour contrer la mondialisation de la bêtise** **Dionysos = Naissance du montage**

Marc Mercier

Numéro 102, printemps 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45459ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mercier, M. (2009). Pour contrer la mondialisation de la bêtise : dionysos = Naissance du montage. *Inter*, (102), 20–21.

MARC MERCIER

## Pour contrer la mondialisation de la bêtise

### Dionysos = Naissance du montage

Nous vivons sous l'occupation de l'idéologie despotique de l'utilitarisme, du calcul glacial et égoïste, de la peur de ce qui nous apparaît étranger. L'agonie de la passion, le renoncement aux joies de l'excès, du débordement, l'anéantissement du désir de révolution ne doivent pas occulter le feu vital qui couve en chacun, toujours près à s'alanguir, à s'éteindre, à se ranimer, à s'embraser d'une soudaine et irrésistible flambée.



> Marie Herbreteau, *Corrida entrevue*, 2008.

La puissance dialectique du montage nécessite un acte qui réussisse la cruauté d'un *découpage* (une *mise à mort*) et la suavité d'une *danse* ou d'une *mise en mouvement*.



> Gina Ayme, *Marc Mercier*, non daté.

Nous vivons sous la pression de l'idéologie gestionnaire qui nous conduit à forger nos propres entraves, à dresser des obstacles sur les chemins que nous rêvons d'emprunter, à dissoudre ce qui nous tient à cœur. Il nous faut de toute urgence inquiéter le sage Apollon et pactiser avec le tumultueux Dionysos, lui que les Grecs anciens appelaient « l'étranger de l'intérieur ». Il n'est nulle part chez lui ; il est partout chez lui. Il est commela peste, la poésie et la danse : une épidémie. Il provoque des sortes de chorées contagieuses, des danses convulsives qui entraînent dans sa folie toute l'assistance.

Ce n'est pas pour rien que le vin est sa boisson, une substance où se mêlent la mort et la vie décuplée, où s'échangent le feu brûlant et l'humidité qui désaltère, qui s'offre comme un remède et un poison, qui provoque la brutalité et l'extase. Pendant la fermentation, dans la cuve, le vin « travaille ». Sa chaleur naturelle agite la surface : il bouillonne d'un feu intérieur. Il fera trébucher celui qui l'absorbe, le fera vaciller, chavirer, danser, jaillir, bondir et, parfois, il le fera basculer jusqu'à la mort, d'où la nécessité d'apprendre à boire pour dompter la puissance vineuse du breuvage volcanique. Apprivoiser sa puissance sauvage : tout un art.

C'est cet art que Béatrice Kordon a su déployer avec *Dithyrambe pour Dionysos* (et avec *la nuit reviendra le temps de l'oubli*) (56 min, 2007), un film

qui cherche à retrouver le sens du geste mythique, à créer un récit intemporel, anhistorique, décrivant les rapports impensables que l'homme, libéré de son illusoire volonté de tout maîtriser, entretient avec le monde. Pendant deux ans, Béatrice Kordon a filmé les éléments, le vent fou, la pluie soudaine, le soleil aveuglant, la Méditerranée insolente, la terre coriace mais retournée par des bras musclés, les vignes torturées, le raisin explosif, le vin rouge sang... Deux années à écouter la terre gronder, offrir son suc, hurler sa joie et sa peine. Deux années à partager le quotidien de vignerons de Banyuls (dans le sud-ouest de la France, à deux pas de l'Espagne), à partager des mots, des silences, des regards, des sensations. Ils ont découvert ensemble des similitudes entre le travail du viticulteur et celui du cinéaste. Comment faire œuvre d'un accident, d'une image surexposée dont la brûlure au début malvenue deviendra la marque miraculeusement bienvenue d'un affrontement avec la lumière ? Comment inventer un nouveau breuvage quand la nature n'a pas donné le cépage tellement attendu ? Comment résister à l'impatience quand l'un et l'autre attendent la venue d'un climat propice à l'exécution d'une tâche, que cesse la pluie ou qu'elle arrive, que le vent se tapisse dans un coin ou entreprend sa folle farandole ? Comment faire vivre ensemble des matières, des couleurs, des



La poésie consiste toujours à se tenir dans les limites de l'excès, d'où la nécessité de se constituer une sorte d'équilibre qui ne peut être trouvée que dans le mouvement. Le poète est un guetteur des lisières, un rôdeur des confins.

formes différentes ? Le cinéma et la viticulture sont des affaires de montage : ils apaisent les tourbillons déments de la nature brute, excitent ce qui s'engourdit sous le poids de l'usure, de la fatigue, de la mort promise, et articulent ces phénomènes apparemment contradictoires.

C'est certainement ce qui fit dire au maître du montage dialectique, S. M. Eisenstein, dans *Théorie générale du montage* (1935-1937) : « Naissance du montage = Dionysos ». Dans ce même ouvrage, il explique que Dionysos est l'image du montage incarné en ce qu'il danse continuellement dans l'ivresse de la vie et se disloque sous le couteau des Titans dans l'expérience de la mort. La puissance dialectique du montage nécessite un acte qui réussisse la cruauté d'un découpage (une mise à mort) et la suavité d'une danse ou d'une mise en mouvement.

Incroyablement, Eisenstein, pour célébrer son art, use de métaphores propres à l'art tauromachique qu'il a connu dans les arènes du Mexique. Et c'est l'historien de l'art George Didi-Huberman qui, dans le *Danseur des solitudes*, va nous livrer quelques clés de compréhension en nous signalant que l'acte tauromachique peut se nommer *suerte*, « le sort, le destin » (chance ou malchance, c'est selon) et a pour étymologie *serere*, verbe latin qui dit « l'acte de combiner, d'enchaîner, de tresser, d'entrelacer des figures ». C'est tout ce que nous attendons du montage dans l'art vidéo. Il s'agit toujours de dévier légèrement la charge du destin, de la réalité qui fonce sur nous, sans la perdre des yeux.

Comme dans la cuve où « travaille » le vin, où, animé par un feu intérieur, un tourbillon s'extirpe.

Ce lieu du tourbillon, de la puissance sauvage, est extraordinairement perceptible dans un court film réalisé en 1929 par Man Ray : *Corrida*. Dans les arènes de Pampelune, Man Ray filme la mort des taureaux comme de lentes toupies noires. Il y a le jeu et la tragédie. Il y a la vie et la mort. Il y a la volonté de puissance et la puissance de la volonté. Toute l'humanité paradoxale est contenue dans ces 4 min 50 s silencieuses, tournée en noir et blanc.

Plus près de nous, il y a cette œuvre d'une infinie délicatesse réalisée par Marie Herbreteau, *Corrida entrevue* (17 min, 2008). Elle se souvient d'avant et après la corrida. Et pourtant, elle va s'acharner à rendre compte de l'enchaînement et de la juxtaposition des événements, comme dans les rêves si bien décrits par Freud, jusqu'à l'épuisement du visible. Ah, voilà que nous touchons peut-être au point culminant de l'art vidéo : saisir ce qui échappe à l'entendement, à la conscience, au regard. Tâche



> Alain Bourges, *Esquisses tauromachiques*, 008.

que tentera d'accomplir Alain Bourges avec ses *Esquisses tauromachiques* (11 min 30 s, 2008) qui, comme son titre l'indique, ne peut qu'esquisser, amorcer sa quête de la réalité, croquer la vie et la mort, pocher la joie de la danse du matador solitaire et le drame inévitable, inépuisable, fatal, de la mise à mort. Toute poésie est esquisse, crayonnage entre le vide et le plein, entre le plein et le délié.

La poésie consiste toujours à se tenir dans les limites de l'excès, d'où la nécessité de se constituer une sorte d'équilibre qui ne peut être trouvée que dans le mouvement. Le poète est un guetteur des lisières, un rôdeur des confins. Il se tient là où la réalité révèle ses insuffisances. On n'est jamais assez poète ! Il serait vain d'avoir la passion de la liberté sans vivre la liberté des passions.

Passion qui se lit dans cette vidéo de l'artiste bulgare (aujourd'hui installée à Berlin) Mariana Vassileva, *Toro* (2008). Un homme comme vous et moi, je veux dire par là qu'il ne porte pas l'habit de lumière du torero, est face à l'immense et puissant océan. Il nous tourne le dos. Il enlève sa veste. Il torée. Il torée l'impossible. Il torée celle que l'homme n'a jamais su totalement maîtriser, dompter : il torée la passion.

Si nous nous autorisons ici à célébrer l'excès dionysiaque, le débordement, ce n'est pas pour anéantir l'harmonie. Il ne s'agit pas de substituer

le chaos à l'harmonie, mais de déclencher le chaos là où il y a de l'harmonie, l'excès là où il y a de la mesure, l'informe là où il y a de la forme, l'immédiateté et la proximité là où il y a de la médiation et de la distance. Et inversement, la pensée là où il y a de la barbarie, la gratuité là où règne le marché, la générosité là où règne la concurrence. L'harmonie est un accord entre des tensions. Elle n'est jamais statique, mais un équilibre dynamique, un mouvement en repos.

Des questions jaillissent aussitôt : comment le regard du réalisateur se saisit-il de l'effet sculptural du mouvement ? Comment, dans le même temps, met-il en mouvement une immobilité faite d'inquiétude ? Comment saisir en un seul plan ce que le poète Federico Garcia Lorca décrit ainsi au sortir des arènes : « Profil de vent, profil de feu et profil de roc » ?

Aurions-nous, à voir ces vidéos dionysiaques, tauromachiques et vinicoles, la preuve qu'il existe bel et bien un dynamisme immobile et une immobilité dynamique ? Inquiétants oxymorons sans lesquels nulle poésie ne verrait le jour.

L'art vidéo a besoin de l'ivresse de la passion pour outrepasser les limites de la convenance. Poésie qui nous entraîne à vivre la mutation de nos comportements. Elle se situe, pour parler comme Raoul Vaneigem, « entre le deuil du monde et la joie de vivre » ©